

Anselm Jappe
Pathologies capitalistes



Selon le philosophe, le capitalisme nourrit à grande échelle le narcissisme et les pulsions de mort.

PHILOSOPHIE La recherche d'une synthèse entre freudisme et marxisme avait le vent en poupe dans les années 1960-1970. Le nom de Herbert Marcuse y reste attaché. C'est cette tentative que revivifie ici Anselm Jappe. Spécialiste de Guy Debord, il est aussi un compagnon de route du courant allemand de la « critique de la valeur », une analyse radicale de nos sociétés faite à partir des intuitions du Marx hégélien sur la notion de « fétichisme de la marchandise ».

Sur ces brisées, le philosophe trace un parallèle entre un certain état « liquide » du capitalisme postmoderne et le narcissisme, cette pathologie qui rend les individus insensibles au monde, ce dernier devenant pour eux la source de jouissances sans cesse nouvelles mais indifférenciées car fixées sur leur seul moi autiste. D'où cette froideur et cette régression infantile souvent notées chez les sujets contemporains par les psychiatres. Le développement illimité d'un système « automate », uniquement arc-bouté sur la quête hasardeuse d'une valeur que sapent les innovations technologiques (et la réduction du travail qui en résulte), explique, aux yeux d'Anselm Jappe, les crises financières et écologiques, mais aussi la prolifération d'une « humanité-déchet », superflue, et tous ces phénomènes d'amoks, de tueries de masse et autres djihadismes suicidaires. Des analyses pénétrantes, mais qui se discutent parfois. Surtout, on ne voit pas bien comment sortir de cette « pulsion de mort » capitaliste. La critique des fétiches n'inclut apparemment pas, chez Anselm Jappe, celle de la magie...

Patrice Bollon

LA SOCIÉTÉ AUTOPHAGE. CAPITALISME, DÉMESURE ET AUTODESTRUCTION, Anselm Jappe, éd. La Découverte, 248 p., 22 €.

Étienne Bimbenet
L'homme, cette bête curieuse



Un essai qui tente de trouver un moyen terme entre animalisme et humanisme.

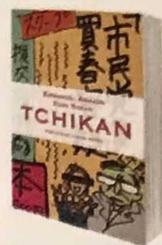
PHILOSOPHIE Décidément, pas de frontière sans conflit. À celle qui sépare l'homme de l'animal, un violent affrontement fait rage depuis plus d'une décennie entre les animalistes, qui veulent l'abolir, et les humanistes, qui veulent la conserver. Après *L'Animal que je ne suis plus* (2011), Étienne Bimbenet renouvelle sa proposition pour une pensée à califourchon. Selon lui, il y a bien une différence entre homme et animal, mais on ne pourra pas la concevoir tant que l'on voudra – pour diverses raisons – méconnaître le travail de subjectivation à l'œuvre dans la vie.

En critiquant le zoocentrisme comme le symptôme d'une biologisation de l'homme cherchant vainement à récuser ce qu'enseignent les sciences sociales – au pis, comme « l'expression d'un progressisme déflationniste réduisant le vivre-ensemble humain à une coexistence de vivants atomisés » –, le philosophe propose un « anthropocentrisme élargi », fondement d'une nouvelle manière de concevoir la cause animale : sans illusion ni utopie. Il fait valoir, entre autres, que le pouvoir causal de la culture se déploie chez les animaux selon un éventail très large – toute la palette des interactions conjointes et des ajustements routiniers – mais sans commune mesure avec les cultures humaines, capables d'élaborer des représentations partagées. Partout, *Le Complexe des trois singes* introduit des nuances sans détruire les différences, et le lecteur fait l'expérience de ces « ressources de décentrement » dont l'auteur fait le propre de l'homme.

Maxime Rovere

LE COMPLEXE DES TROIS SINGES. ESSAI SUR L'ANIMALITÉ HUMAINE, Étienne Bimbenet, éd. du Seuil, 350 p., 24 €.

Emmanuel Arnaud & Kumi Sasaki
Balance ton frotteur



Une jeune Japonaise raconte le harcèlement subi au quotidien dans le métro de Tokyo.

RÉCIT C'est une poupée de chair dans les limbes de l'enfance. Vêtue d'une jupe bleu marine et de socquettes blanches, elle est disponible à des milliers d'exemplaires aux heures de pointe dans le métro tokyoïte. Elle est le gibier des « tchikans », voyageurs sans relief avides de palper les seins, les fesses et le sexe de très jeunes collégiennes. Qui sont ces hommes ordinaires – la plupart *salaryman* en costume-cravate – qui agissent sans être inquiétés ? Comment est-il possible à ces petites filles de vivre ensuite des histoires amoureuses épanouies ? Il faut se confronter au témoignage d'une désespérante douceur de Kumi Sasaki, une Japonaise de 33 ans qui a choisi il y a dix ans de s'installer à Paris pour échapper à ces agressions à la monotonie mortifère.

Kumi déroule son récit sous forme d'adresse au lecteur, le questionne avec une naïveté de gamine, à croire que son expérience l'a figée dans l'enfance. La collégienne de bonne famille a subi dès l'âge de 12 ans, quasi quotidiennement, la concupiscence d'hommes de tous âges qui pratiquent leurs activités masturbatoires, protégés par l'acquiescement muet de la société nipponne. Lorsqu'elle subit sa première agression, Kumi se confie à sa mère, qui la gronde et l'accuse de provoquer sciemment le désir des hommes. Une seule fois, Kumi se révolte contre la passivité générale : elle fait un scandale, se saisit du tchikan et le livre à la police du métro. L'audition des protagonistes a lieu dans le bureau de la station. L'inspecteur classe l'affaire sans suite avant de conclure avec un sourire : « Tu sais, tous les hommes sont comme ça ! »

TCHIKAN, Emmanuel Arnaud & Kumi Sasaki, éd. Thierry Marchaisse, 128 p., 14,90 €.